

galanterie... Mlle de Penhoët avait réellement un charme tout virginal.

—Pour clore notre entretien, que l'on pourrait remarquer et interpréter plus ou moins malicieusement, je vous dirai que je tiens à rester juste envers la nouvelle Mme de Kerlor... Je forme les vœux les plus ardents pour son bonheur.

Mariana tressaillit.

Sa pénétration était de nouveau en éveil. Tout en conversant avec le jeune M. de Kéralouët, elle ne perdait de vue l'assistance.

Robert d'Alboize venait de se rapprocher de Carmen ; Mlle de Kerlor le regardait avec une mine engageante, semblant désirer qu'il fendît promptement la foule pour qu'ils pussent causer tous les deux.

Mariana chercha M. de Saint-Hyrieix. Le diplomate, adossé à la cheminée, y semblait faire une conférence ; son auditoire se composait de vieux messieurs, passionnés évidemment par les questions de politique étrangère.

L'officier rejoignit Carmen ; et tous deux se sourirent, comme s'ils étaient depuis longtemps d'accord.

Mariana eut un haussement d'épaules ironique.

Elle se dit :

—Le capitaine d'Alboize se montrerait sans doute moins empressé s'il savait que, dans quelques jours, Mlle de Kerlor aura cessé d'être un bon parti...

Mme Vernier avait mis à profit ses petits talents d'observation pour étudier soigneusement l'attitude de Carmen et de Robert. Tout d'abord, au milieu de ses préoccupations absorbantes, elle n'avait pas prêté une attention suffisante à la rencontre des deux jeunes gens, mais la mémoire des détails lui était revenue peu à peu.

Elle s'était souvenue de l'excitation particulière de Carmen, quand celle-ci lui avait raconté la fête de l'ambassade de Russie.

Mariana savait que sa petite-cousine s'enthousiasmait facilement, mais Carmen avait parlé pendant plus d'une semaine de M. le capitaine d'Alboize, de son esprit parisien, de ses talents de valseur.

Mariana s'était doucement moquée de cette exubérance et il n'avait plus été question de Robert, jusqu'au moment où Georges, au début de ce récit, avait été amené à prononcer le nom de l'officier.

Tout cela constituait quelque chose de très vague encore pour Mme Vernier ; mais en rassemblant ces éléments épars, elle arrivait à grouper un faisceau de présomptions, que sa curiosité perverse et intéressée allait examiner.

Elle eut sur les lèvres l'expression italienne :

—*Chi lo sa ?*... Oui, reprit-elle, qui sait ?...

Quand Robert d'Alboize était arrivé dans la matinée, à Brest, il s'était rendu tout de suite à Kernéis, où il avait présenté ses respects à Mariana et ses amitiés à Paul.

Il avait parlé de Carmen. Evidemment, il fallait les arrières-pensées de Mme Vernier pour attribuer aux paroles de l'officier des intentions secrètes ; mais elle avait été frappée de l'enthousiasme inusité dont Robert avait célébré la beauté et la distinction de Mlle de Kerlor.

Aussi, pendant la cérémonie, avait-elle concentré son attention sur les jeunes gens, dans les rares moments où elle s'arrachait à la fascination que Georges et Hélène exerçaient sur elle.

Elle regarda de nouveau Carmen et Robert. Ils s'étaient isolés, près du balcon, et s'entretenaient avec un certain abandon.

Une entente affectueuse existait déjà entre eux ; la sympathie naissait, il n'en fallait pas douter ; Carmen avec son esprit de décision, Robert, qui ne le cédait en rien à la jeune fille sous ce rapport, allaient peut-être s'engager très vite dans la voie du tendre.

Mme Vernier eut une crispation. Elle aurait donné beaucoup pour entendre la conversation des jeunes gens. Malheureusement pour elle, ce n'était plus Jacques Ronan-Guinec qu'elle avait à épier ; il ne lui suffisait plus de lire par-dessus une épaule une terrible confession.

Puisqu'elle ne pouvait entendre ce qui se disait, il ne lui était pas interdit de conjecturer.

Elle venait de saisir au vol une impression de tristesse qui se reflétait simultanément sur le visage de M. d'Alboize et de Mlle de Kerlor.

N'était-ce pas déjà un résultat acquis dans le champ des hypothèses ?

Carmen et Robert s'étaient revus avec joie.

Depuis qu'ils s'étaient retrouvés au mariage de Mariana, il leur avait semblé que leur destinée les portait à se lier de la plus franche amitié.

Tout d'abord, Carmen avait éprouvé un sentiment comparable à celui de son frère pour Robert d'Alboize.

L'officier avait un don de séduction naturelle, sans qu'il fit le moindre effort pour provoquer la sympathie.

Sa loyauté, sa façon de s'exprimer sans ambages, sa spontanéité en toutes choses avaient conquis Carmen.

Nous savons dans quelles dispositions d'esprit se trouvait la jeune fille depuis qu'elle avait surpris l'amour de Georges et d'Hélène.

Elle avait senti s'éveiller au plus profond d'elle-même des aspirations si délicieuses qu'elle s'était demandé ce qui la transformait ainsi.

Son cœur s'était ouvert, semblable à une fleur qui s'épanouit ; un ardent besoin d'aimer l'avait prise tout entière.

Les dramatiques événements qui avaient précédé le mariage de son frère suspendirent chez Carmen l'éclosion de son âme ; quand tout fut décidé, la jeune fille retomba sous le joug de cette mystérieuse tyrannie, qui lui enlevait son indépendance d'esprit, mais qu'elle subissait sans chercher à s'en affranchir.

Brusquement, quand elle vit apparaître M. d'Alboize à l'église Saint-Louis, son cœur battit avec violence.

Ce ne fut qu'un éclair ; et elle mit son émotion étrange sur le compte de la surprise.

Quand Robert, sur l'invitation de Georges, vint saluer Carmen, elle n'éprouve qu'une satisfaction très vive en pensant qu'elle allait pouvoir danser de nouveau avec son brillant valseur de l'hiver.

Ce ne fut que le lendemain, en entrant à Kerlor, qu'elle devint très songeuse.

Elle pensait qu'elle se sentirait extrêmement malheureuse si M. d'Alboize ne s'était pas engagé à assister au mariage de Georges.

Puis, chaque jour, elle songea longuement à Robert, se rappelant leurs conversations à Paris et à Brest avec une étonnante fidélité de détails.

Oui, décidément, elle éprouverait une grande joie en le revoyant.

C'était tout ce qu'elle s'avouait. Elle se refusait encore à analyser la profondeur de ses sentiments. C'était inutile, c'était dangereux ; et cela atténuerait peut-être le plaisir qu'elle éprouverait à serrer de nouveau cordialement la main de l'officier.

Robert, lui, de son côté, avait été séduit par la grâce de la jeune fille. Ses souvenirs, depuis le bal de l'ambassade de Russie, étaient plus précis que ceux de Carmen, bien qu'il n'eût jamais osé espérer que le hasard le remettrait en présence de cette ravissante enfant.

Il en conservait une impression d'une douceur infinie.

La soirée où la vision lui était apparue restait dans sa mémoire comme l'une des plus fortunées de sa vie.

Bientôt, les exigences de son métier l'avaient repris tout entier, et il s'était interdit de penser à une jeune fille que, vraisemblablement, il ne retrouverait jamais.

Quand il avait rencontré Georges de Kerlor, à Brest, Robert d'Alboize avait éprouvé une sorte de vertige.

—Je veux revoir Mlle Carmen, s'était-il dit avec un élan irréflichi.

Les circonstances lui avaient permis cette ardente satisfaction.

Lui aussi s'était demandé avec anxiété, si le sort serait assez cruel pour que cette seconde entrevue n'eût pas de suites.

L'invitation de Georges avait rassuré l'officier.

Il était parti explorer la Bretagne, voulant se consacrer uniquement à son devoir, et recueillir les renseignements qu'il avait promis à ses chefs ; mais la pensée de Carmen le suivait partout.

Il commença par se révolter ; sa conscience lui défendait de se laisser gagner par de dangereuses illusions.

Mais il constatait avec une grande stupéfaction que, pour la première fois, il n'était plus maître de sa raison, et qu'il se sentait entraîné par une force mystérieuse.

Pour combattre cette influence, il ne lui restait qu'un moyen : repartir immédiatement pour Stockholm.

Il n'avait pas voulu s'y résigner. Il avait cru retrouver tout son empire sur lui-même et il s'était dit :

—Si je pars, je m'avouerai vaincu... Rien ne prouve que, là-bas, je ne serai pas en butte à de nouvelles tentations... En restant, c'est-à-dire en allant à Kerlor à la date fixée, j'aurai l'âpre joie de retrouver la libre possession de moi-même... Je ne l'aimerai pas !

XXIX

DÉSENCHANTEMENT

—Eh bien ! capitaine, commença Carmen, vous ne regrettez pas d'avoir accepté l'invitation de mon frère ?

—J'en suis très heureux, au contraire, mademoiselle... Vous ne sauriez croire à quel point j'ai été ému en voyant tant de bonheur.

—Georges et Hélène ne sont-ils pas bien dignes l'un de l'autre ?

—Comme ils s'aiment !

—Vous nous restez quelques jours ?

—Hélas, mademoiselle, je repars demain.

PIERRE DE COURCELLE.

A suivre.